

LES CAHIERS NATURALISTES

Directeur : Alain PAGÈS



Ethnocritiques zoliennes

Société littéraire des Amis d'Émile Zola

Aux origines de *La Débâcle* À Courcelles, dans les pas de Zola

par Alain HENRIOT

Il y a cent vingt-cinq ans paraissait *La Débâcle*¹. Le chapitre III de la première partie du roman d'Émile Zola relate le stationnement de l'armée de Mac-Mahon, les 21 et 22 août 1870 aux environs de Reims, « du côté de Courcelles, dans la vaste plaine qui s'étend le long du canal de l'Aisne à la Marne² ». C'est là que Maurice apprend par les journaux les récents événements de Paris :

Le coup de foudre de la défaite sur tout un peuple certain de la victoire, l'émotion terrible des rues, la convocation des chambres, la chute du ministère libéral qui avait fait le plébiscite, l'empereur déchu de son titre de général en chef, forcé de passer le commandement suprême au maréchal Bazaine³.

Le héros de Zola s'arrête ensuite dans une auberge du village de Courcelles et il voit de l'extérieur la maison qui sert de quartier général à l'Empereur. C'est ici, ce jour-là, le 22 août 1870 qu'on décida, au lieu de défendre Paris, d'envoyer l'armée de Mac-Mahon vers l'Est. Ce chapitre méritait que, comme Zola le fit, on se rendît sur les lieux.

L'affaire était mal engagée. Les premières opérations avaient tourné à l'avantage des Prussiens. À Frœschwiller, le 6 août, Mac-Mahon avait sacrifié sa cavalerie pour dégager un axe de retraite. Le 18 août, après les défaites de Saint-Privat et Gravelotte, le maréchal Bazaine se laissait assiéger dans Metz avec 180 000 hommes. Les fusils Chassepot n'avaient pas « fait merveille ». Contrairement aux dires du maréchal Lebœuf, il manquait plus d'un « bouton de guêtre » à nos soldats.

1. Cet article est le fruit d'une rencontre amicale entre Alain Henriot, originaire de Saint-Brice-Courcelles, et le professeur Henri Mitterand. L'auteur tient à le remercier de ses précieux conseils.

2. Zola, *La Débâcle*, éd. H. Mitterand, Gallimard, « Folio Classique », 1984, p. 65.

3. *La Débâcle*, *op. cit.*, p. 66.

Tout n'était pas perdu. Ce qui restait de l'armée s'était reformé au camp de Châlons. L'idée d'un repli stratégique pour défendre Paris aurait peut-être permis de reprendre l'initiative. C'était l'option de Mac-Mahon et de l'état-major. Ce n'était pas celle de l'Impératrice-Régente ni celle de Rouher, et encore moins celle de l'éphémère chef du gouvernement et ministre de la Guerre, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao⁴.

L'Histoire a donc vraiment basculé le 22 août 1870 quand, à Courcelles, village situé à deux kilomètres au nord-ouest de Reims, on fit le choix d'envoyer la pitoyable armée de Mac-Mahon en direction de Metz pour porter secours à Bazaine. C'était ce que Zola appellera une « marche à la mort ». La décision fut prise à la demande de Rouher, Président du Sénat, envoyé à Courcelles en compagnie du Préfet de Police Piétri, comme représentant du gouvernement et de l'Impératrice. L'échange d'un certain nombre de dépêches entre Paris et Courcelles montre que Mac-Mahon fut difficile à persuader. Mais l'objectif dynastique qui avait conduit à la déclaration de guerre et la crainte d'une révolte des habitants de Paris en cas de retour de l'Empereur furent décisifs. La suite est connue... Le 2 septembre, les Français capitulaient à Sedan. L'Empereur était fait prisonnier. Le 4 septembre, la République était proclamée. Le 18 janvier, l'unité allemande était scellée à Versailles.

Zola ne s'est pas trompé. Le 17 avril 1891, pour préparer la rédaction de *La Débâcle*, il part de Courcelles avec sa femme pour un voyage en landau qui les conduira en trois jours jusqu'à Sedan. À Courcelles, il observe de l'extérieur la maison de Madame Senart, qui lui avait été indiquée comme étant le lieu où l'Empereur avait établi son quartier général :

C'est une maison bourgeoise, avec un petit parc au bout. Sur la rue, une grande porte cochère grise flanquée de deux petits corps. La maison est carrée avec des communs à droite et à gauche. Une grille sépare intérieurement le jardin d'une petite cour. On ne voit rien du dehors, aspect fermé, mystérieux, secret. On ne voit pas la maison. Mais la rue surtout très typique, une rue de village, étroite, encaissée, avec des murs et des portes, pas de boutiques, pas même de fenêtres. Très triste, très solitaire. Une petite traverse, presque en

4. Palikao dirigea le gouvernement du 9 août au 4 septembre 1870. Émile Ollivier, dans son ouvrage sur *L'Empire libéral*, en fait un portrait peu amène.

face de la porte grise. Qu'a-t-il dû se passer là dans le crâne de l'Empereur ? Au bout du monde⁵.

Dans le roman, il en donne une autre description :

Et il [Maurice] revenait toujours à ce grand mur jaune, qui abritait l'empereur. C'était en effet une maison cachée, mystérieuse, dont on ne voyait pas même les tuiles du dehors. L'entrée donnait de l'autre côté, sur la rue du village, une rue étroite, sans une boutique, ni même une fenêtre, qui tournait entre des murailles mornes. Derrière, le petit parc faisait comme un îlot d'épaisse verdure, parmi les quelques constructions voisines. Et là, il remarqua, à l'autre bord de la route, encombrant une large cour, entourée de remises et d'écuries, tout un matériel de voitures et de fourgons, au milieu d'un va-et-vient continu d'hommes et de chevaux.

– Est-ce que c'est pour l'empereur, tout ça ? demanda-t-il, croyant plaisanter, à la servante, qui étalait sur la table une nappe très blanche.

– Pour l'empereur tout seul justement⁶.

Zola ne s'est pas trompé, mais n'a pas tout vu. Le « quartier général » qu'on lui a montré, la villa Senart, n'était qu'une élégante maison de plaisance qu'on avait réservée à l'Empereur et au prince impérial. Napoléon III, très malade, n'en serait pas sorti pendant trois jours. Après la guerre, les propriétaires avaient conservé leur maison dans l'état exact où elle se trouvait pendant ce séjour.

Dans son livre sur l'histoire de Reims, Hippolyte Bazin donne plus de détails :

Pendant le séjour des troupes, l'Empereur et le maréchal de Mac-Mahon avaient installé leur quartier général au village de Courcelles. Il est à 2 kilomètres au nord-ouest de Reims, et a l'aspect habituel des villages de Champagne : des fermes, de petites habitations et cinq ou six grandes vraiment confortables. Le dimanche 21 août 1870, dans la matinée, un officier d'état-major, accompagné du sous-préfet, était venu choisir pour la résidence de l'Empereur, la maison de Madame Senart-Colombier en ce moment absente. [...] Elle est d'aspect modeste : le rez-de-chaussée, avec salon, salle à manger et chambre à coucher fut réservé à l'Empereur et la chambre unique du premier étage fut laissée au Prince Impérial et à son précepteur. [...] Ce fut pour les gens de la maison un spectacle navrant que celui de l'arrivée de l'Empereur dans son landau, précédé d'un piqueur à cheval, suivi de généraux et escorté des cent-

5. Émile Zola, *Carnets d'enquêtes*, édition établie par Henri Mitterand, Paris, Plon, « Terre Humaine », 1986, p. 601.

6. *La Débâcle*, *op. cit.*, p. 69-70.

gardes. Rien de la majesté souveraine : Napoléon III, couvert de poussière, morne, atone, miné par la maladie, descendit de voiture dans la cour, soutenu sous les bras, et monta, courbé en deux, le Perron de cinq à six marches. Le valet de chambre lui prépara aussitôt son lit en remplaçant les draps de toile dont il était garni par des draps de flanelle. Pas une fois, pendant les trois jours qu'il y resta, l'Empereur ne descendit au jardin ; il demeurait enfermé, sombre et taciturne, prenant seul des repas que lui préparaient ses gens. [...] Mac-Mahon était installé dans une maison de l'autre côté du chemin, faisant face à celle de l'Empereur, de sorte que, entre les deux habitations, c'était une allée et venue de généraux ; mais rien n'indiquait que l'on se trouvait au centre vigoureux d'un organisme puissant ; autour du souverain, tout allait déjà à l'abandon : pas de garde d'honneur, pas de drapeau hissé, aucune gaieté, aucun entrain, aucune confiance ; c'était presque déjà la débâcle.

Dans cette maison, on allait sous peu prendre une décision d'où devait dépendre le sort de la France⁷.

Le roman s'écarte, sur ce point, du récit de Bazin et des témoignages de l'époque. Si Napoléon III était resté enfermé dans la villa Senart, Jean et Maurice n'auraient pu l'apercevoir. L'écrivain, et c'est son génie, prend des libertés avec l'histoire pour mieux en rendre compte. Son Napoléon III ne descend pas, comme celui de Bazin « d'une voiture, dans la cour, soutenu sous les bras ». Il est à cheval. C'est tragique :

Entre les peupliers, par la grand-route blanche, un peloton de cent-gardes apparaissait, d'un luxe d'uniformes correct encore et resplendissant, avec le grand soleil doré de leur cuirasse. Puis, tout de suite, venait l'empereur à cheval, dans un large espace libre, accompagné de son état-major, que suivait un second peloton de cent-gardes.

Les fronts s'étaient découverts, quelques acclamations retentirent. Et l'empereur, au passage, leva la tête, très pâle, la face déjà tirée, les yeux vacillants, comme troubles et pleins d'eau. Il parut s'éveiller d'une somnolence, il eut un faible sourire à la vue de ce cabaret ensoleillé et salua.

Alors, Jean et Maurice entendirent distinctement, derrière eux, Bourouche – qui grognait, après avoir sondé à fond l'empereur d'un coup d'œil de praticien :

– Décidément, il a une sale pierre dans son sac.

Puis, d'un mot, il arrêta son diagnostic :

– Foutu⁸.

7. Hippolyte Bazin, *Une vieille cité de France*. Reims, Reims, L. Michaud, 1900, p. 452-453.

« Foutu », c'était le mot. Mot de romancier, que les historiens du temps hésitent à prononcer.

Zola, qui parle d'une « armée de la désespérance », ne s'est pas trompé. Il a tout compris. S'agissant de ses notations sur l'état moral des soldats du 106^e régiment d'infanterie et le relâchement de la discipline, la lecture des témoignages de l'époque montre qu'il n'a pas eu besoin d'assombrir la réalité. Simon Dauphinot, Maire de Reims, écrit dans ses souvenirs :

Nous avons vu défiler ces pauvres soldats hâlés, couverts d'une poussière épaisse, portant péniblement leurs armes. Une seule troupe à l'aspect martial conservait son ordre et ses rangs : c'était l'infanterie de marine⁹.

Hippolyte Bazin note :

Comment d'ailleurs la discipline eût-elle pu être développée chez les recrues du 12^e corps, composé de soldats du dernier contingent non familiarisés avec le maniement des armes et à qui on avait à peine le temps de faire tirer cinq cartouches à balle ! [...] Au lieu de trouver à leur arrivée à Reims leurs rations de pain et de viande, les soldats fatigués durent attendre leur repas fort tard dans la nuit. Dès lors, ils commencèrent à se procurer eux-mêmes ce dont ils avaient besoin, prenant des habitudes de maraude, indisposant les paysans, qui devaient, hélas ! ne pas toujours leur faire un cordial accueil. [...] On ne rappellera pas la scène attristante des soldats réfractaires pillant un train au pont du faubourg de Laon, se gorgeant de victuailles et vendant à vil prix à des malfaiteurs comme eux les provisions volées qu'ils ne pouvaient pas consommer¹⁰.

D'autres témoins, comme le commandant Polyeucte Vidal, confirment la désorganisation de l'armée, les retards de l'intendance, l'inexpérience des soldats, la lourdeur des sacs et la présence de nombreux « traînants » et « fricoteurs » qui ralentissent la manœuvre :

Le fricotage est une des plaies de l'armée française. Sous le spécieux prétexte d'ôter un caillou de la chaussure, d'ajuster le sac, de prendre de l'eau, de boire un coup, satisfaire aux lois de la nature, manger une bouchée, prendre un raccourci, ne pouvoir suivre parce qu'on va trop vite, qu'on est blessé au pied, etc., etc., les soldats

8. *La Débâcle*, op. cit., p. 84-85.

9. Simon Dauphinot, *Souvenirs du Maire de Reims pendant la guerre franco-allemande*, Reims, L. Michaud, 1904, p. 23.

10. H. Bazin, *Une vieille cité de France*, op. cit., p 451.

ralentissent le pas ou s'arrêtent, échappent à l'œil de leurs chefs directs, se répandent aux abords de la route et, au loin, entrent dans les maisons, implorant ou forcent la pitié des habitants, pillent les champs, ravagent les jardins, s'installent sans gêne où bon leur semble, y préparent le café, la soupe, le « fricot » et regagnent quand ils le daignent ou bien... ne rejoignent pas du tout¹¹.

Le 20 août, Dauphinot est encore plus précis :

Nos défaites n'excluaient pas encore tout espoir. Le passage de l'armée du maréchal de Mac-Mahon à Reims mit brutalement fin à toute illusion. Cette malheureuse armée marchant à la débandade, indisciplinée, mourant de faim et de fatigue, découragée par les indécisions de ses chefs, pillant souvent pour vivre, ne me laissa plus de doute sur le résultat de la campagne¹².

Dans ces circonstances difficiles, dans cette ambiance de « bout du monde », se tinrent les discussions de Courcelles qui devaient aboutir au désastre. Laissons la parole à Dauphinot :

Le 20 août, à minuit et demi, je reçus la lettre suivante :

Reims, 20 août 1870, minuit.

M. Le Maire, j'ai l'honneur de vous informer que demain dimanche je me présenterai chez vous pour le service de l'Empereur, à six heures et demie du matin.

Baron Tascher de la Pagerie, Lieutenant-Colonel, Maréchal des Logis de l'Empereur.

Dès le matin, je procédai avec ce personnage au logement de l'Empereur, que j'installai au centre du village de Courcelles, dans la maison de campagne de M. Senart. La villa de la famille Marguet était réservée au maréchal de Mac-Mahon. Le prince Murat et les officiers formant la suite de l'Empereur devaient occuper le château de la Malle. Je n'eus affaire qu'au colonel de la Pagerie. À l'heure matinale où nous remplissions notre tâche, le village était silencieux et les habitants ne connurent notre mission qu'alors que toutes nos dispositions étaient prises. Je regagnai aussitôt la ville, car il fallait se préparer à recevoir l'armée elle-même¹³.

On peut comprendre pourquoi le Maire de Reims choisit d'installer l'Empereur à Courcelles plutôt qu'à Reims. Dans cette plaine où allait bivouaquer une armée entière, Napoléon III ne

11. P. Vidal, *Campagne de Sedan du 21 août au 1^{er} septembre 1870*, Paris, L. Fournier, 1910, p. 38. Le livre a été écrit pendant la captivité de l'auteur, en 1871.

12. S. Dauphinot, *Souvenirs*, *op. cit.*, p.21

13. S. Dauphinot, *ibid.*, p. 21-22.

risquait pas les manifestations d'hostilité qu'aurait pu lui réserver la population rémoise.

Des trois maisons mentionnées par Dauphinot, seule subsiste la « villa de la famille Marguet », aujourd'hui improprement dénommée « château de Courcelles ».

Le château de la Malle, plus ancien manoir de la région de Reims, sérieusement endommagé, mais restauré après la Première Guerre mondiale, a été vendu vers 1970 par les descendants des généraux barons Berge. Laissé à l'abandon, il a été incendié vers 1975. Il n'en reste, aujourd'hui, que des ruines, dans un parc d'une vingtaine d'hectares, également à l'abandon¹⁴.

La villa Senart a trop souffert en 1918 pour qu'on envisage de la restaurer ou de la reconstruire. Elle appartenait en août 1870 à la veuve du négociant Senart-Colombier. Il s'agissait, autant qu'on puisse en juger par les photographies, d'une belle, mais assez petite maison de plaisance d'architecture néoclassique du début du XIX^e siècle. Après la guerre de 1870, elle avait été conservée dans l'état exact où elle était quand elle accueillit l'Empereur. Il en existe des cartes postales intitulées : *Villa Senart. Quartier-général de Napoléon III le 21 août 1870*. Dans le livre d'Hippolyte Bazin, figure également une photographie du salon de cette villa. Reste que l'emplacement exact de la villa Senart n'est pas connu. On sait seulement qu'elle était en face de la villa de la famille Marguet, c'est-à-dire de l'autre côté de l'actuelle rue Sorbon.

La « villa de la famille Marguet », où fut logé Mac-Mahon est également une maison néoclassique d'inspiration italienne, mais de taille plus importante. Construite vers 1825 par l'architecte Antoine-Martin Garnaud, pour la famille du filateur et homme politique Jobert-Lucas, elle a aussi été endommagée lors des combats de 1918. Après la guerre, l'extérieur a pu être restauré à l'identique et le salon central, autrefois un billard, à peu près conservé dans son état initial. En 1999, cette maison a été classée à l'inventaire des monuments historiques.

Les trois propriétés étaient contiguës. La villa Senart et la villa Marguet n'étaient séparées que par un chemin. Au nord de la propriété Marguet, se trouvait le parc du château de la Malle. On peut évaluer les distances entre les trois bâtiments. Un peu plus d'une centaine de mètres entre la résidence de Napoléon III et celle de Mac-Mahon, trois ou quatre cents mètres entre ces deux maisons et le château de la Malle. Il est facile d'imaginer le « va-et-vient

14. L'ensemble est, aujourd'hui, la propriété de l'intercommunalité du Grand Reims.

continu d'hommes et de chevaux », décrit par Zola, et « l'allée-et-venue de généraux », décrite par Bazin.

Quand, en 1891, Zola se rendit à Courcelles, il ne fit qu'apercevoir la villa Senart. Il n'entendit pas semble-t-il, parler de la propriété Marguet ni du château de la Malle. Lors de son passage, la villa Senart appartenait au fils de Mme Senart-Colombier, Émile-Charles Senart (1847-1928), orientaliste, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Habitant Paris, il n'utilisait plus sa maison de Courcelles et en avait fait une sorte de petit musée du souvenir. La villa Marguet était devenue la demeure de Pol Marguet (1857-1912), qui l'occupait avec sa famille. Le château de la Malle appartenait au général baron Henri Berge (1828-1926) qui, à cette époque, terminait sa carrière en commandant le 14^e corps d'armée à Lyon.

Où et comment fut précisément décidée la manœuvre qui devait conduire à Sedan ? Si l'on croit le récit de Bazin, ce « Conseil de Gouvernement », qui n'en était pas un, se tint dans le petit salon de la villa Senart :

C'est dans le salon, dont le mobilier est aujourd'hui encore le même, que s'agita entre l'Empereur, M. Rouher, le maréchal de Mac-Mahon et les généraux appelés en conseil, la grave question de la direction à donner à l'armée¹⁵.

Au contraire, la tradition familiale des Marguet, rapporte que ce conseil se tint dans le salon carré de leur propriété. Dans ce salon se trouvait à l'époque un billard où l'on aurait étalé cartes et plans. Le salon de la villa Senart semble un peu exigu pour y tenir une conférence en présence de Napoléon III, Mac-Mahon, Rouher, Piétri et leurs nombreux assistants. Celui de la villa Marguet, grande pièce carrée avec son décor de pilastres ioniques, paraît mieux adapté.

Quoi qu'il en soit, au soir du 22 août 1870, à Courcelles, le sort de la France fut scellé. Le 21 août, Mac-Mahon pensait avoir convaincu Rouher : « Je vais me diriger sur Paris, dès après-demain 23 à moins que je ne reçoive dans l'intervalle, de nouvelles instructions du Maréchal Bazaine¹⁶ ».

15. H. Bazin, *Une vieille cité de France*, *op. cit.*

16. Cité par le lieutenant-colonel Léonce Rousset, *Histoire générale de la guerre franco-allemande.*, Paris, Librairie illustrée, 1895-1898, vol. 2, p. 157.

Le 22 août, le Ministre de la Guerre adressait une dépêche à l'Empereur.

Le sentiment unanime du Conseil, en présence des nouvelles du maréchal Bazaine, est plus énergique que jamais. Les résolutions prises hier soir devraient être abandonnées. Ni décret, ni lettre, ni proclamation ne devraient être publiés. Un aide de camp du ministre de la Guerre part pour Reims avec toutes les instructions nécessaires. Ne pas secourir Bazaine aurait à Paris les plus déplorables conséquences. En présence de ce désordre, il faudrait craindre que la capitale ne se défendît pas. Votre dépêche à l'Impératrice nous donne la conviction que notre opinion est partagée¹⁷.

Le 23 août au matin, l'armée partait vers Verdun. Zola écrit :

Ces quatre corps, formés et reconstitués à la hâte, sans lien solides entre eux, c'était l'armée de la désespérance, le troupeau expiatoire qu'on envoyait au sacrifice, pour tenter de fléchir la colère du destin... Et Maurice, en ce moment au fond de l'ombre frissonnante, eut la conscience d'un grand devoir. Il ne cédait plus à l'espérance vantarde de remporter des victoires légendaires. Cette marche sur Verdun, c'était une marche à la mort, et il l'acceptait avec une résignation allègre et forte, puisqu'il fallait mourir¹⁸.

Ainsi s'achève le troisième chapitre de *La Débâcle*. Le mardi 23 août 1870, à 6 heures du matin, le 106^e régiment d'infanterie quitte Courcelles.

Le village de Courcelles fait, aujourd'hui, partie de la commune de Saint-Brice-Courcelles, gros bourg de la proche banlieue de Reims. Incendié par les troupes russes en 1814, occupé après la défaite de Sedan, presque détruit en 1918, Courcelles, n'a rien d'un village historique ou littéraire. La plaine où bivouaqua l'armée est aujourd'hui une zone industrielle. Une rue récemment créée dans une zone d'activité a été bizarrement dénommée « rue du Château-Senart ». Il existe à Saint-Brice-Courcelles une « impasse de la Paix » dont le nom donne à réfléchir. Il n'y a pas d'« avenue Émile-Zola », ni, bien sûr, de « rue de la Débâcle »...

À l'entrée du village, près du canal, l'auberge, où Maurice « trouva le déjeuner rêvé » et put observer la demeure de l'empereur, a-t-elle jamais existé ?

17. Texte cité par le lieutenant-colonel Léonce Rousset, *op. cit.*, p. 158.

18. *La Débâcle*, *op. cit.*, p. 86.

Le 106^e régiment d'infanterie de ligne a bien existé, mais n'a jamais bivouaqué à Courcelles. Régiment des armées révolutionnaires, dissous à la fin du Premier Empire, il n'a été recréé qu'en novembre 1870, pendant le siège de Paris. Coïncidence historique, il sera commandé de 1883 à 1887 par le colonel et futur général de Boisdeffre, l'un des destinataires du « J'accuse » de Zola¹⁹. Coïncidence littéraire, le lieutenant Maurice Genevoix, grièvement blessé aux Éparges en 1915, y servit comme chef de section, puis commandant de la 5^e compagnie. À bien des égards, historiques, géographiques et littéraires, « La Boue » est fille de « La Dêbâcle ».

Reste la question posée par Zola : « Qu'a-t-il dû se passer là dans le crâne de l'Empereur ? Au bout du monde... »

19. « J'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime, l'un sans doute par passion cléricale, l'autre peut-être par cet esprit de corps qui fait des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable. »